

s'enlaidissait à plaisir; demain, parce qu'elle ne savait plus s'habiller. Une fois, pourtant, après avoir tout critiqué dans une toilette qu'elle se disposait à faire, il fut obligé de convenir, en la voyant prête à partir pour le bal, qu'elle était mise à merveille. En effet, sa robe de velours violet, ornée de nœuds et de torsades d'argent, était d'un goût exquis, et ses longues tresses noires encadraient admirablement son visage. Mais, jusque dans l'approbation du comte, il y avait de la souffrance pour Métella. Ainsi, lorsqu'il lui dit que sa toilette était très-riche et très-noble, et qu'elle aurait certainement la mise la plus élégante, il ajouta : « Il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle. » Puis, il lui conseilla de mettre du rouge pour dissimuler son excessive pâleur. Et Métella comprit enfin que tout était fini, et que pour sauver sa dignité, il fallait provoquer une rupture qui pour elle serait la mort. Mais la lutte fut encore longue, car Buondelmonte, qui avait de la vanité à défaut d'amour, et qui n'aimait Métella que parce que tout le monde l'admirait, se rattachait à sa maîtresse toutes les fois qu'il craignait de la perdre au profit d'un autre. Il eut plusieurs accès de jalousie qui ressemblaient encore à des vellétés d'amour, et la pauvre femme acceptait alors ses emportements avec reconnaissance, se croyant encore aimée par celui qu'elle aimait toujours. Pourtant, elle quitta Florence et se retira à Milan, afin de rendre à Buondelmonte sa liberté, qu'il réclamait tous les jours avec dureté et sans aucun ménagement. Bien qu'elle n'eût dit à personne le lieu de sa retraite, elle vit bientôt accourir derrière elle un jeune Gênois qui lui avait été présenté par le comte, et qui, s'étant trouvé dans leur intimité pendant les derniers temps de leur liaison, avait été témoin et presque confident des souffrances de Métella. Olivier était amoureux de Métella depuis longtemps; mais quand il la revit à Milan, il la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Cependant il ne put se défendre d'un grand intérêt

ya no sabia vestirse. Una vez, sin embargo, después de haberlo criticado todo en un traje que pensaba ponerse, tuvo que convenir, al verla pronta á salir para el baile, que estaba perfectamente ataviada. En efecto, su vestido de terciopelo morado, adornado con lazos y cordones de plata, era de un gusto esquisito, y sus largas trenzas negras ceñían admirablemente su rostro; pero hasta en la aprobacion del conde habia alguna hiel para Metela. Así, cuando le dijo que su traje era muy noble y muy rico, y que seguramente seria la mas elegante del baile, añadió. « No hay una muger de veinte años que pueda preciarse de tener mas bonito cuerpo. » Luego la aconsejó que se pusiese colorete para disimular su excesiva palidez y Metela comprendió enfin que todo se habia acabado, y que, para salvar su dignidad, era preciso provocar un rompimiento que para ella seria la muerte. Pero la lucha fué larga todavía, porque Buondelmonte, que tenia vanidad á falta de amor, y que no amaba á Metela mas que porque todo el mundo la admiraba, se empeñaba en conservar su querida siempre que temia perderla en provecho de otro. Tuvo muchos raptos de celos que se parecian todavía á ventoleras de amor, y la pobre muger aceptaba entonces sus arrebatos con gratitud creyéndose amada todavía por él que ella amaba cómo siempre. Con todo, salió de Florencia y se retiró á Milan á fin de volver á Buondelmonte su libertad que él reclamaba todos los dias con dureza y sin ningun miramiento. Aunque á nadie dijo el lugar de su retiro, pronto vió que la seguia un jóven Ginebrino que le habia sido presentado por el conde, y que, habiéndose hallado en su intimidad durante los últimos tiempos de sus amores, habia sido testigo y casi confidente de los padecimientos de Metela. Mucho tiempo hacia que Olivier estaba enamorado de Metela, pero cuando la volvió á hallar en Milan, la halló muy pálida y muy cerca de la vejez; sin embargo no pudo dejar de sentir un vivísimo interés por aquella muger tan desgraciada, y aunque la

pour cette femme si malheureuse, et bien qu'il l'appelât *ma mère*, en embrassant ses belles mains, à genoux devant elle, l'amour se réveilla dans ce cœur candide et bon. Métella se défendit d'aimer cet enfant autrement qu'elle aurait aimé son fils, et durant six mois elle n'éprouva qu'une tendre sollicitude et de la reconnaissance pour les soins assidus et persévérants qu'il lui rendait. Ils allèrent ensemble à Genève et s'établirent près l'un de l'autre : « Mais au bout de six mois, Métella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Elle redevint si belle qu'elle espéra avec raison jouir encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne. »

Ils vivaient depuis cinq ans dans une intimité de tous les moments, heureux d'une association qui leur rendait la vie si facile et si bonne, car Métella était aimable et parfaitement gracieuse, d'un caractère toujours égal, et Olivier était aimant, dévoué et loyal. Comme ils vivaient toujours seuls, ils étaient parvenus à oublier tous deux l'énorme différence d'âge que le monde, dont ils s'étaient prudemment écartés, n'aurait pas manqué de leur rappeler.

Un soir, Métella fut obligée d'aller chercher à Paris sa parente, sa nièce, qu'elle avait fait élever au couvent, et qui était tombée gravement malade. Elle revint précipitamment, car elle avait promis à Olivier un prompt retour, ramenant avec elle la jeune Sarah, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle croyait encore enfant. Toute joyeuse de revenir où Olivier l'attendait, elle se mit à penser qu'il serait bien heureux d'avoir dans leur intérieur cette aimable enfant. Alors elle écarta la pelisse de la jeune fille, qui dormait à côté d'elle, et, pour la première fois, elle remarqua que déjà la femme se révélait dans sa beauté; car Sarah avait quinze ans. Métella fit aussitôt un cruel retour sur elle-même, et se demanda s'il n'était pas imprudent

llamaba *mi madre*, besando sus hermosas manos, arrodillado delante de ella, pronto se despertó el amor en aquel corazón cándido y bueno. Metela se resistió á amar á aquel muchacho de otro modo que como á un hijo, y por espacio de seis meses no experimentó mas que un tierno desvelo y suma gratitud por las asíduas y perseverantes atenciones que le prodigaba. Fueron juntos á Ginebra y se establecieron uno junto á otro. « Pero al cabo de seis meses, Metela, sosegada por su resignacion y restablecida por el aire vivo de las montañas, recobró la frescura y la salud que habia perdido. « Volvió a ponerse tan hermosa que esperó con razon gozar todavía algunos años de ventura y de gloria. La sociedad no le dió un mentís y Olivier menos que nadie. »

Cinco años hacia que vivian en una intimidad de todos los momentos, felices con una asociacion que les hacia tan fácil y dulce la vida, porque Metela era amable y de un caracter bellissimo, siempre igual, y Olivier era amante, franco y honrado. Como siempre vivian solos, ambos habian llegado á olvidar la enorme diferencia de edad que el mundo, del que se habian separado prudentemente, no hubiera dejado de recordarles.

Un día, Metela tuvo precision deir á buscar á Paris su única parienta, su sobrina, á quien habia hecho criar en un convento, y que habia caido gravemente enferma. Volvió precipitadamente, porque habia prometido á Olivier volver pronto, llevando consigo á la jóven Sara, á quien no conocia, y á quien todavía juzgaba una niña. Contentísima de volver adonde la aguardaba Olivier, empezó á discurrir que seria una dicha para ellos tener en su casa aquella amable niña; entonces separó la capa de está, que dormia á su lado, y, por la primera vez advirtió que ya se revelaba la muger en su hermosura, porque Sara tenia quince años. Al punto mismo pensó Metela en sí misma con amargura, y se preguntó si no

de provoquer ainsi une comparaison qui était si fort à son désavantage. Cette jeune fille ne deviendrait-elle pas une rivale? Métella eut un moment le désir de la reconduire à Paris, et de ne point la montrer à Olivier; mais, honteuse de ce sentiment égoïste, elle se rassura bientôt, embrassa tendrement sa nièce, en se promettant de lui servir de mère et de se défendre à l'avenir contre ces mouvements envieux et jaloux dont elle rougissait.

Olivier, qui avait souffert de l'absence de Métella, vint à sa rencontre avec toutes les démonstrations d'une grande joie. Il ne fit aucune attention à Sarah, dont l'arrivée, du reste, le contrariait beaucoup; car il pressentait qu'un tiers apporterait du trouble dans leur vie, si délicieusement calme. Mais la jeune fille, pour qui tout était un événement, regarda avec curiosité ce beau jeune homme, qui appelait sa tante *maman*, selon une vieille habitude. Elle le trouva élégant et beau, et s'imaginait qu'on la destinait sans doute à l'épouser. Ce qui l'étonna, au bout de quelque temps, c'est qu'Olivier ne s'occupait pas d'elle; alors elle se disait que probablement on ne lui parlerait du mariage que lorsque l'époque en serait fixée. Métella était donc tout à fait rassurée; car Olivier évitait Sarah sans affectation. Parfois, pourtant, elle pensait qu'Olivier et Sarah, si jeunes et si beaux, étaient faits l'un pour l'autre; et lorsqu'elle les voyait monter ensemble à cheval dans le parc, elle se demandait pourquoi sa propre liaison était un obstacle invincible à l'union de ces deux êtres, qui avaient devant eux un long et heureux avenir. Alors elle devenait triste, et pour calmer son âme souffrante, il fallait toute la tendresse d'Olivier.

Sarah, qui s'était mise à aimer Olivier comme son futur mari, s'affligeait de le trouver toujours froid et réservé. Métella, sans soupçonner le secret de sa nièce, la questionna sur les causes de sa taciturnité. Elle ne put obtenir aucune réponse satisfaisante; mais un jour elle surprit une lettre que

era una imprudencia provocar así una comparación que le era tan desventajosa. ¿Aquella joven no llegaría á ser una rival? Metela tuvo un momento tentaciones de volverla á llevar á Paris, y de no presentarla á Olivier; pero, avergonzada de aquel sentimiento egoísta, pronto se tranquilizó, abrazó tiernamente á su sobrina, proponiéndose servirle de madre y refrenar en lo sucesivo aquellos celosos impulsos de que se sonrojaba.

Olivier, á quien habia sido muy dolorosa la ausencia de Metela, salió á recibirla con muestras de la mayor alegría. Ningun caso hizo de Sara, cuya llegada además le disgustaba mucho, porque presentía que una tercera persona turbaría la deliciosa serenidad de su vida; pero la niña, para quien todo era un suceso, miró con curiosidad á aquel bizarro joven que llamaba á su tía *mama*, por efecto de una antigua costumbre. Parecióle elegante y galán, y se imaginó que sin duda la destinaban á casarse con él. Lo que la admiró, al cabo de algun tiempo, fué que Olivier no la hacia ningun caso; entonces se decia que probablemente no la hablarían de aquel proyectado casamiento hasta que se señalase la época en que habia de efectuarse. Estaba pues Metela completamente tranquilizada, porque Olivier evitaba á Sara sin afectacion. Algunas veces, sin embargo, pensaba que Olivier y Sara, tan jóvenes y tan hermosos, habian nacido uno para otro, y cuando los veía montar juntos á caballo en el parque, se preguntaba por qué sus propios amores eran un obstáculo invincible para la union de aquellos dos seres que tenian delante de sí un largo y halagüeño porvenir. Entonces se ponía triste, y para calmar su alma doliente se necesitaba toda la ternura de Olivier.

Sara, que amaba á Olivier como á su futuro marido, se affigia de hallarle siempre frío y reservado, y Metela, sin sospechar el secreto de su sobrina, la preguntó sobre las causas de su taciturnidad. No pudo obtener ninguna respuesta satisfactoria, pero un dia sorprendió una carta que

Sarah écrivait á une amie de pension, et dans laquelle la jeune fille exprimait son amour pour Olivier avec tant de naïveté et tant de force, que Métella fut foudroyée en reconnaissant que le mal était sans remède et qu'elle seule en était la cause. Il y eut entre la tante et la nièce une douloureuse scène. Ces deux femmes, avec un même amour au cœur, l'une l'avouant candidement, l'autre le cachant comme une honte, étaient toutes deux sublimes de désespoir.

Sarah, convaincue de l'indifférence d'Olivier, communiqua sans peine cette conviction au cœur déchiré de sa tante. Métella, ne comprimant plus sa tendresse maternelle, serra dans ses bras sa nièce, la consola, lui conseilla le courage et la résignation. Presque heureuse encore, elle aurait donné sa vie pour que la pauvre enfant pût se guérir d'un amour fatal, et fût heureuse aussi par un autre amour, et loin d'elle.

Olivier chérissait toujours sa mère adoptive; seulement, l'amitié avait remplacé l'amour. Il avait deviné depuis longtemps que Sarah l'aimait; il l'aimait aussi malgré lui; et pour échapper à cette position impossible, à ces souffrances de tous les instants, il prit la résolution de s'éloigner. Il partit en laissant ce billet pour Métella: « Je pars; vous ne me reverrez plus, à moins que dans plusieurs années... et lorsque miss Mowbray sera mariée!... »

En lisant ce billet, Métella espéra mourir. Elle eut un instant de haine contre sa nièce, qui lui enlevait son dernier bonheur. Mais leur malheur était commun, et la femme forte et éprouvée retrouva du courage pour en donner à l'enfant que son frère lui avait confiée en mourant. Quand Sarah, inquiète et désolée, demanda où était Olivier, Métella lui répondit avec un sourire mélancolique: « Il voyage pour sa santé; mais il revient; ayons courage. Restons ensemble. Aimons-nous bien. » Olivier ne revint pas. Sarah ne sut jamais pourquoi.

Sara estaba escribiendo á una compañera de colegio y en la que la niña expresaba su amor á Olivier con tanto candor y tanta energía que Metela quedó aterrada reconociendo que el mal no tenia remedio y que ella era la causa. Hubo entre la tía y la sobrina una dolorosa escena: aquellas dos mugeres, con un mismo amor en el corazón, la una confesándole cándidamente, la otra ocultándole como un baldon, eran ambas sublimes en su desesperacion.

Sara, convencida de la indiferencia de Olivier, comunicó sin dificultad esta conviccion al desgarrado pecho de su tía, y Metela, soltando los digues á su ternura maternal, estrechó en sus brazos á su sobrina, la consoló, la aconsejó que tuviese ánimo y resignacion. Casi feliz todavía hubiera dado su vida porque la pobre niña pudiese curarse de un amor fatal, y fuese feliz tambien por otro amor, y lejos de ella.

Olivier queria siempre á su madre adoptiva, solamente que la amistad habia remplazado el amor. Mucho tiempo hacia que habia adivinado que Sara le amaba; él tambien la amaba á pesar suyo, y para substraerse á aquella situacion imposible, á aquellos padecimientos de todos los instantes, tomó la resolucion de ausentarse. Partió en efecto dejando este billete para Metela: « Parto; no me volveréis á ver, como no sea dentro de muchos años, y cuando miss Mowbray esté casada!... »

Al leer este billete, Metela creyó morir: tuvo un momento de odio contra su sobrina, que le robaba su última felicidad, pero su desventura era comun, y la muger fuerte y probada por el destino halló en sí valor para dársele á aquella niña que su hermano le habia confiado al morir. Cuando Sara, inquieta y desolada, preguntó donde estaba Olivier, Metela le respondió con una melancólica sonrisa: « Está viajando por su salud, pero volverá. Tengamos buen ánimo. Vivamos juntas y querámonos mucho. » Olivier no volvió, y Sara nunca supo por qué.

Pauvre Métella ! pauvre femme deux fois brisée ! la première fois par un homme vaniteux et égoïste, qui l'abandonne quand le monde ne la recherche plus ; la seconde fois par un homme plein de cœur et de simplicité, mais qui n'a pu résister à l'entraînement de la jeunesse, bien que Métella fût toujours la plus adorable des femmes.

Cette nouvelle est ravissante. La belle figure de Métella est enveloppée d'une mélancolie profonde. On se demande, à la fin, si cette femme pourra vivre sans amour, quand l'amour a été toute sa vie. Un philosophe nous a assuré qu'on devait se consoler de tout, après s'être consolé de n'avoir plus vingt-cinq ans. Mais une femme a vingt-cinq ans tant qu'elle est aimée : le jour où elle ne l'est plus, elle en a cent.

¡ Pobre Metela ! pobre corazón dos veces desgarrado ! la primera por un hombre vanidoso y egoísta que la abandona cuando el mundo ya no la solicita ; la segunda por un hombre lleno de delicadeza y de candor, pero que no ha podido resistir á la atracción de la juventud, aunque todavía era Metela la mas hechicera de las mugeres.

Esta novelita es bellísima la hermosa figura de Metela está rodeada de una melancolía profunda. El lector se pregunta al fin si aquella muger podrá vivir sin amor, cuando el amor ha sido toda su vida. Un filósofo nos ha asegurado que debe uno consolarse de todo, despues de haberse consolado de no tener veinticinco años, pero una muger tiene veinticinco años mientras es amada : el dia en que ya no lo es, tiene ciento.